

Famille du capitalisme et production des êtres humains

The Family in Capitalism and the Production of Human Beings

Renée B.-DANDURAND

Volume 13, Number 2, octobre 1981

Les femmes dans la sociologie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001167ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001167ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

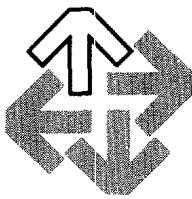
Cite this article

B.-DANDURAND, R. (1981). Famille du capitalisme et production des êtres humains. *Sociologie et sociétés*, 13(2), 95–112. <https://doi.org/10.7202/001167ar>

Article abstract

The author endeavours to back up Engels' concept of the "production of human beings" as a means of clarifying the role of the family and of women in societies. Approaches to the study of the family which have been developed during the last decade, particularly by feminists, are integrated into the author's presentation of the family in advanced capitalism. Data taken from the Quebec and Canadian context serve as illustrations.

Famille du capitalisme et production des êtres humains



RENÉE B.-DANDURAND

« Le point de vue crée l'objet »
Ferdinand de Saussure

Le traitement théorique de la famille du capitalisme en sciences sociales, bien que relativement peu élaboré par rapport à d'autres secteurs d'analyse, s'est fait surtout à l'intérieur de problématiques qu'on a largement critiquées ces dernières années. Qu'il s'agisse de la famille nucléaire des structuro-fonctionnalistes¹, avec son cortège de fonctions : sexualité-socialisation-procréation-consommation économique ; qu'il s'agisse de l'unité familiale des interactionnistes², qui s'attachent à l'étude des relations conjugales et parentales mais qui isolent souvent l'objet d'analyse de son contexte sociétal ; ou encore qu'il s'agisse de la famille des marxistes³, rarement érigée en objet d'analyse

1. Voir notamment T. Parsons, « The Kinship System of the Contemporary United States », dans *Essays in Sociological Theory*, New York, Free Press, 1954 ; T. Parsons et R. F. Bales, *Family Socialization and Interaction Process*, London, Routledge & Kegan Paul, 1955 ; C. Lévi-Strauss, « The Family », dans H. Shapiro, édit., *Man, Culture and Society*, New York, Oxford University Press, 1960.

2. Voir notamment E. Bott, *Family and Social Network*, London, Tavistock Publications, 1957 ; M. Young et P. Willmott, *Family and Kinship in East London*, London, Routledge & Kegan Paul, 1957 ; E. W. Burgess, H. J. Locke et M. M. Thomes, *The Family: From Institution to Companionship*, New York, American Book Company, 1963 ; A. Michel, *Sociologie de la famille et du mariage*, Paris, P.U.F., 1978.

3. Voir notamment B. Lautier, *la Reproduction de la force de travail*, thèse de doctorat d'État, Université de Grenoble II, 1974 ; B. Bernier, *les Femmes dans la lutte des classes*, Montréal, texte inédit, 1975 ; D. Bertaux, *Destins personnels et structures de classes*, Paris, P.U.F., 1977 ; et quelques références passagères à la famille dans P. Bourdieu et J. C. Passeron, *la Reproduction*, Paris, Minuit, 1970 et C. Baudelot et R. Establet, *l'École capitaliste en France*, Paris, Maspero, 1971.

et souvent entièrement déterminée par la production économique : chacun de ces courants théoriques laisse inexpliqués de larges pans de la réalité observée.

En effet, la famille des structuro-fonctionnalistes, et celle des interactionnistes présentent les rapports entre les sexes comme « complémentaires » et occultent ainsi la *contradiction des sexes* au sein de l'unité familiale. De plus, le référent concret de leurs études, soit les familles de « classe moyenne » des pays occidentaux, les incite à généraliser à partir d'une famille de classe, considérant souvent comme des variantes culturelles, sinon pathologiques⁴, les familles qui ne se conforment pas au modèle théorique qu'ils en ont tracé : les *contradictions entre familles de classes* sont ainsi *occultées* et l'articulation spécifique des familles à la production sociale du capitalisme n'est pas dégagée. Quant aux marxistes, la centralité qu'ils donnent à la production économique et aux rapports antagonistes de classe qui en découlent, les amènent à envisager les *contradictions de sexe* comme *secondaires* et partant, à considérer comme « hors champ » des institutions, telle la famille, où s'expriment une bonne partie de ces contradictions. Henri Lefebvre expose bien une telle lacune :

L'idéologie marxiste et le marxisme idéologisé (réduit à l'économique) n'ont-ils pas négligé la nature et les bases biologiques de l'activité sociale ? Ce qui relevait du sexe et de la sexualité, de la reproduction (biologique) était ou bien laissé dans l'ombre ou bien accepté tel quel [...] À part la nutrition au sens large (besoins alimentaires, sécurité, confort) et l'apologie du travail productif, la propagande marxiste restait abstraite ; elle retenait beaucoup d'éléments technologiques en tant que distincts du biologique au sein de l'économisme dominant⁵.

On pourrait schématiser le traitement théorique de ces trois approches de la façon suivante : la *famille-essentialiste* des structuro-fonctionnalistes, la *famille-cellule fermée* des interactionnistes et la *famille-orbite* des marxistes.

Au cours de la dernière décennie, dans le sillage d'un mouvement des femmes qui s'est affirmé vigoureusement, mais plus ou moins en marge de la production académique des connaissances, une abondante littérature qu'on peut qualifier de *féministe*, parce qu'à la recherche des sources de l'oppression des femmes dans nos sociétés, a considérablement éclairé les débats théoriques sur la famille du capitalisme. Ces femmes, intellectuelles et/ou militantes, ont construit leur problématique à l'aide de leurs expériences et de leurs observations, souvent à l'aide des outils conceptuels de leurs disciplines mais qu'elles soumettaient toujours à une critique plus ou moins sévère. Cette recherche féministe de la dernière décennie peut être résumée en quatre courants principaux. Persuadées que la capacité d'enfanter des femmes est l'une des sources de leur oppression, certaines d'entre elles ont tenté de définir les frontières du social et du biologique et d'articuler celui-ci aux schémas conceptuels du matérialisme historique⁶. D'autres ont cherché à comprendre les liens entre la situation faite aux femmes dans la famille et celle que leur réserve le monde du travail rémunéré⁷. D'autres ont décrit les méca-

4. Voir par exemple, D. P. Moynihan, *The Negro Family : The Case for National Action*, Washington, Office of Policy Planning and Research, U.S. Dept. of Labor, 1965.

5. *De l'État*, t. 2, Paris, Union générale d'éditions, 1976, pp. 22-23. Voir aussi M. A. Macciocchi, *les Femmes et leurs maîtres*, Paris, Christian Bourgeois, 1978, pp. 428-432.

6. G. Rubin, « The Traffic in Women : Notes on the Political Economy of Sex », dans R. R. Reiter, éd., *Toward an Anthropology of Women*, New York, Monthly Review Press, 1975, pp. 157-210 ; L. Gordon, *Woman's Body, Woman's Right*, New York, Penguin, 1975 ; S. Firestone, *la Dialectique du sexe*, Paris, Stock, 1972 ; A. Rich, *Of Woman Born : Motherhood as Experience and Institution*, New York, Norton and Co., 1976 ; C. Kirsch, « Forces productives, rapports de production et inégalités entre hommes et femmes », *Anthropologie et sociétés*, vol. 1, n° 3, 1977, pp. 15-42 ; J. Mitchell, *l'Âge de femme*, Paris, Éd. des Femmes, 1974.

7. M. Benston, « Pour une économie politique de la libération des femmes », *Partisans*, n°s 54-55, 1970 ; H. Saffioti, *Women in Class Society*, New York, Monthly Review Press, 1978 ; A. Vanderhaegue, *Travail féminin et minorisation*, Bruxelles, Contradictions, 1975 ; P. Connelly, *Last Hired, First Fired*, Toronto, Women's Press, 1978 ; V. Beechy, « Women and Production : A Critical Analysis of Some Sociological Theories of Women's Work », dans A. Kuhn et A. M. Wolpe, éd., *Feminism and Materialism*, Boston & London, Routledge & Kegan Paul, 1978, pp. 155-197 ; Z. Eisenstein, « The State, the Patriarchal Family and Working Mothers », *Capitalistate*, n° 8, 1980, pp. 43-66.

nismes qui assurent une « socialisation » différentielle des sexes et elles ont laissé voir l'ampleur de la violence symbolique déployée pour maintenir le modèle de la féminité⁸. Enfin plusieurs ont fait valoir que, bien que ne recevant pas de salaire pour leurs activités au sein de la famille, les femmes y font un travail encore considérable, et pourtant méconnu : c'est le *travail ménager*⁹. Toute cette littérature démontre que l'importance du rôle des femmes dans les sociétés capitalistes (comme dans la plupart des sociétés humaines) est largement masqué et soumis à des contrôles réels quoique plus ou moins diffus, et partant, qu'elles sont maintenues dans une position d'infériorité sociale.

Le *propos de cet article* est de mettre en évidence l'apport des travaux des féministes, surtout ceux d'anthropologues, historiennes et sociologues, à la compréhension de la famille du capitalisme avancé dans un contexte historique précis, celui de la famille québécoise contemporaine. La perspective théorique choisie suit la piste d'une affirmation d'Engels, controversée par le marxisme orthodoxe mais reprise récemment par quelques auteurs¹⁰ qui s'intéressent à la famille ou aux femmes dans une problématique inspirée du matérialisme historique. Voici en quels termes Engels s'est exprimé :

Selon la conception matérialiste, le facteur déterminant en dernier ressort, dans l'histoire, c'est la production et la reproduction de la vie immédiate. Mais à son tour, cette production a une double nature. D'une part, la production des moyens d'existence, d'objets servant à la nourriture, à l'habillement, au logement et des outils qu'ils nécessitent; d'autre part, la production des hommes mêmes, la production de l'espèce. Les institutions sociales sous lesquelles vivent les hommes d'une certaine époque historique et d'un certain pays sont déterminées par ces deux sortes de production — par le stade de développement où se trouvent d'une part le travail, et d'autre part, la famille¹¹.

Ainsi la famille sera théoriquement considérée comme *lieu désigné de production et de reproduction des êtres humains*. Dans les sociétés du capitalisme avancé, on s'entend pour dire que la famille est *l'un des lieux* d'une telle production, l'État ayant pris en charge, au sein de ses appareils, une partie assez importante des activités consacrées à la production et à la reproduction des êtres humains. Nous espérons arriver à démontrer, quant à nous, que la famille du capitalisme est encore *le lieu principal* d'une production et d'une reproduction spécifiques, celles des êtres humains et que, pour les fins d'une analyse adéquate, il est nécessaire d'en poser *l'autonomie théorique* dans la production sociale du capitalisme. Avant d'aborder le « cœur du sujet » il nous apparaît

8. K. Millett, *la Politique du mâle*, Paris, Stock, 1971; B. Friedan, *la Femme mystifiée*, Paris, Gonthier, 1965; A. Michel, *Femmes, sexisme et sociétés*, Paris, P.U.F. 1977; M. Eichler, *The Double Standard*, New York St. Martin's Press, 1980; N. Chodorow, *The Reproduction of Mothering: Psychoanalysis and the Sociology of Gender*, Berkeley, University of California Press, 1978; C. Guillaumin, « Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes », *Questions féministes*, février 1978, pp. 5-29; « Pratique du pouvoir et idée de Nature (2) Le discours de la Nature », *Questions féministes*, mai 1978, pp. 5-28.

9. A. Oakley, *The Sociology of Housework*, New York, Pantheon Books, 1974; Collectif l'Insoumise, *le Foyer de l'insurrection*, Genève, 1977; A. Michel, *les Femmes dans la société marchande*, Paris, P.U.F., 1978; C. Delphy, « L'ennemi principal », *Partisans*, n^{os} 54-55, 1970 et « Travail ménager ou travail domestique? », dans A. Michel, 1978, *op. cit.*; M. R. Dalla Costa et S. James, *le Pouvoir des femmes et la subversion sociale*, Genève, L'Adversaire, 1974; P. Morton, « A Woman's Work is Never Done », *Leviathan*, vol. II, n^o 1, 1973; M. Luxton, *More than a Labour of Love*, Toronto, The Women's Press, 1980.

10. Ces auteurs ont commenté ou tenté de suivre la « piste » d'Engels : C. Meillassoux, *Femmes, greniers et capitaux*, Paris, Maspero, 1975; A. Kuhn, A. M. Wolpe, *Feminism and Materialism*, *op. cit.* ch. 1; W. Secombe, « Domestic Labour and the Working Class Household », dans B. Fox, éd., *Hidden in the Household*, Toronto, Women's Press, 1980, pp. 25-99; D. Bertaux, *op. cit.*; M. R. Dalla Costa et S. James, *op. cit.*; G. Rubin, *op. cit.*; N. Laurin-Frenette, « Féminisme et anarchisme : quelques éléments théoriques et historiques pour une analyse de la relation entre le mouvement des femmes et l'État », dans *Femmes et politique*, Montréal, Les éditions du jour, 1981, pp. 147-191; ces deux derniers auteurs, ainsi que Kirsch, *op. cit.*, Eisenstein, *op. cit.* et Mitchell, *op. cit.* ont surtout inspiré notre démarche.

11. F. Engels, *l'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Moscou, Éditions du Progrès, 1976; extrait de la préface de 1884, p. 12.

utile de présenter une réflexion théorique préalable qui pose les termes de la production et de la reproduction des êtres humains dans les sociétés humaines¹².

LA PRODUCTION ET LA REPRODUCTION DES ÊTRES HUMAINS¹³

Toutes les sociétés humaines ont besoin d'agents actifs et potentiels pour assurer la production sociale. Presque toutes les sociétés humaines *connues* ont organisé *socialement* la production des êtres humains, de la conception à l'âge adulte, du moins en ce qui touche le « maternage » (« mothering »), soit la procréation¹⁴ et l'assistance-« socialisation » à l'enfant dépendant¹⁵, sous les formes de la *famille*¹⁶, nucléaire ou étendue, ou encore imbriquée dans un système de parenté. Des sociétés ont organisé le troisième aspect de cette production, l'assistance-« socialisation » de l'enfant, après la prime enfance et jusqu'à l'âge adulte, hors de la famille biologique¹⁷. Une telle production s'est faite généralement à l'intérieur des rapports conjugaux d'un homme et d'une femme, légitimement liés par le mariage¹⁸. Les sociétés connues ont toujours institué une *division sexuelle des activités*, sinon du travail, *division variable* selon les sociétés et les époques, mais assignant *presque toujours* le maternage (mothering) aux *femmes* dans la famille. L'assistance au mari, aux vieillards ainsi que l'entretien de la résidence, leur sont aussi *généralement* attribués, alors que les hommes se sont souvent chargés, dans les sociétés précapitalistes, de la « socialisation » des garçons, en particulier de la « qualification de leur force de travail ». Les femmes ont pu être ainsi considérées comme *principales productrices des êtres humains*¹⁹, en particulier comme *moyens* de production, dans la procréation, et *agents* de production, dans les autres activités²⁰. Mais c'est là une assignation qui relève partiellement du biologique, partiellement du social. La division sexuelle du travail assigne aux *hommes*, plus généralement,

12. Aurait été également souhaitable, une mise en perspective historique, situant les femmes et la famille dans l'articulation des modes de production féodal et capitaliste. Rappelons seulement quelques éléments primordiaux d'une telle articulation. Le passage du féodalisme au capitalisme impliquait notamment la destruction graduelle du travailleur (et de la famille) autosuffisant et la séparation des lieux du travail et de la résidence familiale. C'est ainsi que les femmes ont été constituées en armée de réserve du travail et assignées à la sphère domestique : ce fut le cas des femmes prolétaires, seulement au XIX^e siècle en Europe. Et on peut avancer, à l'instar de Roberta Hamilton (*The Liberation of Women — A Study of Patriarchy and Capitalisms*, London, George Allen & Unwin, 1978, p. 19), que les femmes de la bourgeoisie avaient déjà été l'objet d'une telle assignation dès le XVII^e siècle : le protestantisme naissant, en Angleterre notamment, avait reformulé la vision catholique négative des femmes et leur avait attribué « ...the image of good wife, as helpmate and companion to men » (voir *op. cit.* p. 20).

13. La présente section reprend succinctement une partie du chapitre théorique de notre thèse de doctorat (en cours) sur la famille monoparentale au Québec, Université de Montréal, Département d'anthropologie.

14. La procréation chez l'humain, de même que la sexualité, n'est jamais seulement un processus biologique : elle est toujours insérée dans le social qui en formule les règles d'exercice et en sanctionne les manifestations. De plus, l'humain étant doué de capacités symboliques, elle n'est jamais une seule manifestation de nature. À cet égard, on pourrait dire que le *biologique* est la base *matérielle* de la production des êtres humains de même que la nature (non humaine) est la base matérielle de la production des moyens d'existence. Cette position se démarque cependant des courants de bio-sociologie qui posent le biologique comme un donné quasi immuable. Pour une critique de ce courant : W. Breines, M. Cerullo, J. Stacey, « Social Biology, Family Studies and Antifeminist Backlash », *Feminist Studies*, vol. 4, n° 1, 1978, pp. 43-67.

15. Quelques sociétés ont confié à d'autres que la mère une bonne part de l'assistance à l'enfant dépendant, ce qui contredit partiellement les dires de Murdock (note suivante). Voir par exemple les Kibboutz ou la mise en nourrice des enfants.

16. D'après G. Murdock, qui a classifié les données d'environ 800 sociétés dites primitives : « no society has succeeded in finding an adequate substitute for the nuclear family, to which it might transfer these functions (sexual-economic-reproduction-educational) » ; voir *Social Structure*, New York, Macmillan, 1949, p. 11.

17. Voir par exemple les groupes d'âge et de travail constitués selon le sexe dans les sociétés sans classes, les garderies, écoles des sociétés capitalistes.

18. La monogamie est de loin le modèle prépondérant d'alliance, alors que la polygamie est assez peu répandue et, dans les sociétés où on trouve cette pratique, elle se limite souvent aux individus dominants.

19. Voir D. Bertaux, *op. cit.*, p. 72.

20. Voir N. Laurin-Frenette, *op. cit.*, p. 154.

la production des moyens d'existence. Mais ce n'est pas là une assignation exclusive ni même prépondérante : les femmes y participent, et très largement²¹.

Des *rappports inégaux* accompagnent une telle division du travail. En effet, il semble ressortir de l'étude des sociétés humaines connues, que les femmes ont toujours été infériorisées²² de façon à peine perceptible²³ ou largement évidente²⁴. Chantal Kirsch qualifie cette infériorité de « phénomène social aussi universel que varié dans ses manifestations²⁵ ». Selon l'hypothèse de Kirsch, l'origine d'une telle inégalité des sexes remonterait à la nuit des temps (début de la grande chasse) et l'enjeu aurait été le contrôle social de la force de travail enfantine : le groupe des hommes se serait ainsi assuré le contrôle sur la procréation et partant, sur un élément essentiel de la production des êtres humains. Les modes de production suivants auraient réutilisé ce contrôle sur la capacité procréatrice des femmes, l'articulant de diverses manières à la production des moyens d'existence, la subordination des femmes étant plus ou moins accusée selon le pouvoir social dont elles ont disposé dans des contextes historiquement déterminés.

La *reproduction*²⁶ des rapports de production des êtres humains s'est organisée, socialement, surtout au sein de la famille et de la parenté. Non seulement la famille reconstitue ses père et mère, elle assure une nouvelle production d'hommes et de femmes socialement préparés (*gender*) à perpétuer une division sexuelle du travail et ainsi à intégrer leur place (place de sexe)²⁷ dans les procès de production des êtres humains. Si on doit les distinguer aux fins de l'analyse, dans le concret, la production des êtres humains et celle des moyens d'existence sont toujours étroitement imbriquées. Dans les sociétés capitalistes, il est admis que la seconde production détermine la première.

LA FAMILLE DU CAPITALISME AVANCÉ

Ce préalable, nécessaire mise en perspective théorique, nous conduit à l'examen de la famille du capitalisme avancé. C'est une des caractéristiques de ce mode de production que d'avoir graduellement affecté une partie des fonctions de production et reproduction des êtres humains au contrôle de l'État dans divers appareils (scolaires-sanitaires-d'assistance sociale, etc.). Selon les formations sociales, l'Église a joué et joue encore partiellement un rôle analogue²⁸.

Nous croyons cependant que la famille est encore un lieu primordial de la production des êtres humains, de leur conception à l'âge adulte, ainsi que de la reproduction

21. À l'aide du matériel de G. Murdock (*op. cit.*) sur des sociétés dites primitives Joël Aronoff et William Crano ont constaté que les femmes contribuent en moyenne pour 43,8% à la production sociale de nourriture (préparation de nourriture et services ménagers de la sphère domestique exclus). Voir « A Re-Examination of the Cross-Cultural Principles of Task Segregation and Sex Role Differentiation in the Family », *Am. Soc. Rev.*, 40, 1975, pp. 12-20.

22. Dans l'état actuel des connaissances, on ne peut retenir l'hypothèse d'un matriarcat primitif comme Evelyne Reed le fait, par exemple. Voir là-dessus l'article de l'anthropologue féministe Paula Webster, « Matriarchy : A Vision of Power », dans R. Reiter, *Toward An Anthropology of Women*, New York, Monthly Review Press, 1975, pp. 141-156.

23. Chez les Iroquois précoloniaux par exemple : voir J. Brown, « Iroquois Women : An Ethnohistoric Note », dans R. Reiter, *op. cit.* : 235-251.

24. Les exemples sont multiples : relégation des femmes des classes dirigeantes de la Grèce antique, enfermement des femmes de nombreuses sociétés de tradition arabe depuis Mahomet, voir E. Boulding, *The Underside of History, A View of Women Through Time*, Boulder (Colorado) Westview Press, 1977.

25. *Op. cit.*, p. 34. C. Kirsch rappelle notamment que « l'échange des femmes » dans les sociétés sans classes ne pouvait se faire que si elles avaient déjà été infériorisées, *op. cit.*, p. 33.

26. Nous avons absolument évité d'utiliser le terme reproduction au sens de reproduction biologique, qui a reçu dans ce texte la désignation procréation, considérée comme une étape de la production des êtres humains. Reproduction renvoie, dans ce texte, au double aspect de reconstitution/perpétuation de toute production, et sous cet angle, la procréation peut aussi être considérée comme un aspect de la reproduction.

27. N. Laurin-Frenette, *op. cit.*

28. Voir N. Fahmy-Eid et N. Laurin-Frenette, « Théories de la famille et rapports famille-pouvoirs dans le secteur éducatif au Québec et en France (1850-1960) », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 34, n° 2, 1980, pp. 197-221.

(reconstitution-perpétuation) de ses agents adultes (père-mère). Elle en est le lieu *désigné parmi d'autres* : elle se distingue des appareils d'État de la production et reproduction des êtres humains en ce que ses services ne sont pas rémunérés à leur valeur dans l'économie marchande²⁹. La famille exerce ses activités dans la sphère domestique qui demeure le lieu principal, sinon exclusif, de la production des enfants, surtout pour ce qui est de la procréation et de l'assistance à la prime enfance, cette dernière étape étant cruciale pour la formation caractérielle³⁰. La famille est dite nucléaire parce que l'unité de résidence ne comprend généralement que le père, la mère (encore, majoritairement, unis par le mariage religieux ou civil) et les enfants, à l'exclusion des grands-parents ou autres collatéraux; il arrive qu'à la suite de la rupture du couple, un seul parent assure les activités liées à l'assistance-« socialisation » des enfants. C'est aussi encore dans la famille que sont transformées et consommées les marchandises nécessaires à l'entretien des membres de la famille, force de travail actuelle et future de la production économique : le travail ménager assure à bas coût ces opérations et services.

L'analyse qui est ici présentée a pour but d'examiner *de l'intérieur* la structure et les pratiques de la famille du capitalisme avancé mais sans en négliger les articulations aux grands « ensembles » que sont l'État et le capital. Ainsi pour cerner la production d'êtres humains qui la caractérise, nous discuterons de la division sexuelle du travail, des rapports conjugaux qui en découlent et enfin du « produit » que sont les enfants. Puis nous verrons que cette production porte sa propre reproduction et permet ainsi à la famille non seulement de reconstituer ses membres adultes mais aussi de se perpétuer de génération en génération. Elle contribue aussi, parmi d'autres instances du capitalisme, à la perpétuation des rapports sociaux de ce mode de production.

D'autre part, comme tout autre objet d'analyse, la famille ne peut être abordée *in abstracto* : elle se développe toujours dans un contexte historiquement déterminé. C'est pourquoi notre démarche s'appuie sur des données concrètes qui caractérisent la famille au Canada et surtout au Québec.

a) LA DIVISION SEXUELLE DU TRAVAIL

Les procès de production des êtres humains qui se tiennent dans la famille sont assurés selon une *division sexuelle du travail*. Est assignée aux *hommes* la responsabilité de contribuer par leur salaire, à la subsistance de leur famille. Ils sont les pourvoyeurs désignés. En réalité, actuellement dans plusieurs sociétés du capitalisme avancé, ils ne sont pas toujours les seuls pourvoyeurs, surtout dans les classes moyenne et ouvrière et, dans la classe ouvrière, si les hommes n'ont pas de travail, ou si leur salaire est insuffisant, les femmes prennent le relais et assurent en tout ou en partie la subsistance familiale³¹. Le rôle de pourvoyeur de l'homme n'est donc pas seulement *désigné*, au sens qu'il est inscrit dans l'idéologie : il est inscrit dans l'économie où les femmes

29. Prenons l'exemple des allocations familiales. En 1978, l'O.F.A.Q. (les Organismes familiaux associés du Québec) estimait le coût approximatif d'entretien mensuel d'un enfant de la façon suivante : 0-5 ans : 100\$; 5-11 ans : 145\$ et 11-18 ans : 175\$. Les allocations familiales provinciales et fédérales, la même année, étaient loin de couvrir tous ces déboursés : 1^{er} enfant : 10,85\$; 2^e : 30,38\$; 3^e : 56,51\$; 4^e et autres enfants : 70\$ chacun. Or, en 1976, seulement 26,5% des familles avaient 3 enfants et plus, âgés de moins de 18 ans. Voir Conseil des affaires sociales et de la famille, *la Situation des familles québécoises*, Québec, ministère des Affaires sociales, 1978, pp. 61, 65 et 66.

30. Les découvertes de la psychanalyse ne semblent pas devoir être mises en doute là-dessus.

31. On a calculé qu'en 1975, la hausse proportionnelle du nombre de familles pauvres, si on excluait le salaire de l'épouse, serait de 51% pour le Canada et de 46% pour le Québec. Voir Conseil national du bien-être social, *la Femme et la pauvreté*, Ottawa, 1979, p. 23.

reçoivent en moyenne environ la moitié du salaire des hommes³², pour des « tâches qui ne sont souvent que le prolongement de leurs activités de ménagères et de mères », c'est-à-dire des tâches salariées surtout reliées à la production et à la reproduction des êtres humains³³.

Dans de telles conditions, les femmes n'ont pas beaucoup le choix de se marier, qu'elles veuillent des enfants ou pas. D'ailleurs elles le font très généralement, bien que les divorces soient de plus en plus fréquents³⁴ et les unions de fait plus répandues. Les statistiques sur la pauvreté des femmes au Canada sont éloquentes à cet égard. Selon une étude publiée ces dernières années³⁵, quand elles sont mariées, 9% des femmes risquent de vivre dans une situation de pauvreté alors que les mêmes risques chez les femmes « sans mari » sont les suivantes : célibataires seules : 34% ; femmes chefs de famille monoparentale : 44% ; veuves et autres femmes seules, divorcées ou séparées : 54%. C'est donc dire que les « femmes seules » du capitalisme, dans leur majorité, peuvent à peine assurer leur propre reproduction et rarement celle de leur famille³⁶. Ayant davantage accès à l'éducation supérieure, des femmes des classes favorisées arrivent à le faire. Si les hommes sont les pourvoyeurs désignés de la famille et qu'ils apportent leur « collaboration » à la procréation, leur participation paraît en général réduite pour ce qui est des autres activités liées au soin-éducation des enfants ainsi qu'à l'entretien de la famille et du ménage, et ce, que leur femme ait un emploi ou pas³⁷.

Dans le procès de la production des êtres humains, les *femmes* sont donc les principales responsables des activités familiales. Ce sont elles surtout qui assument ce que nous avons appelé le maternage (*mothering*), qui comprend la *procréation et l'assistance* aux enfants dépendants. Or les femmes du capitalisme avancé assument encore, et très majoritairement au sein de la famille, la gestation et la naissance des enfants. Malgré l'existence de moyens technologiques de contrôle des naissances, elles n'ont cependant pas encore toutes la possibilité de choisir « d'avoir les enfants qu'elles veulent et quand elles le veulent ». Ce sont elles qui très largement, ont la responsabilité de contrôler les naissances, et les contraceptifs existants sont soit relativement dangereux pour leur santé, soit plus ou moins efficaces. Quant à l'avortement il n'est accessible, légalement, que depuis une douzaine d'années. Nous disons bien légalement, car dans les faits, au Québec, les comités d'avortement thérapeutiques, contrôlés par l'« establishment » médical et l'État, ne suffisent pas à la demande, refusent l'avortement dans bien des cas et sont inopérants dans des régions excentriques. L'accès réel à la contraception et à l'avortement suppose aussi des déboursés, il diffère donc selon les classes d'appartenance. Le Québec et la plupart des pays occidentaux sont des lieux de lutte pour l'avortement sur

32. Les femmes recevaient au Canada, en 1977, 48% du revenu annuel moyen des hommes. Voir F. Descarries-Bélanger, *l'École rose ... et les cols roses*, Montréal, Éd. coopératives Albert Saint-Martin, 1980, p. 63. Si l'on ne prend en compte que les travailleurs à plein temps, les femmes gagnent en 1980 au Canada, environ 58% du revenu des hommes. Voir Emploi et Immigration Canada, *l'Évolution du marché du travail dans les années 1980*, Ottawa, ministère des Approvisionnements et services, 1981, p. 103. Les chiffres pour le Québec sont sensiblement les mêmes, F. Descarries-Bélanger, *op. cit.*, p. 48.

33. Pour une vue d'ensemble des luttes des femmes dans les secteurs travail, garderies, avortement, etc., voir V. Brodeur, *et al.*, le Mouvement des femmes au Québec, Montréal, Centre de formation populaire, 1981.

34. Les taux de nuptialité pour le Québec étaient de 8,4 pour 1 000 habitants en 1974 : ils étaient plus élevés pour l'ensemble du Canada (9) et seulement le Japon et les États-Unis ont des taux supérieurs (10 et 10,9) dans les pays du capitalisme avancé. Quant au taux de divorcialité, il a augmenté considérablement : au Québec, en 1967, il était de 12,4 alors qu'en 1975, il passait à 227,8 pour 100 000 habitants. Voir Labrev et C.S.F., *la Condition économique des femmes au Québec*, Québec, 1977, pp. 85, 87 et *Perspectives Canada II*, Ottawa, Statistiques Canada, 1980, p. 31.

35. Conseil national du bien-être social, *op. cit.*, p. 7.

36. Voir pour le Canada, P. Connelly, *op. cit.*, p. 74.

37. Pour le Canada (Vancouver, milieu urbain), voir M. Meissner, « Sexual Division of Labour and Inequality : Labour and Leisure », dans M. Stephenson, *Women in Canada*, Don Mills, General Publishing Co. Ltd, 1977, pp. 160-180 ; et pour le Québec en milieu rural, voir F. Shaver, *Femme et famille paysanne aujourd'hui et hier*, Montréal, miméo, 1980, p. 31, Communication présentée au congrès des sociétés savantes, Montréal, 1980.

demande et l'ampleur de ces luttes témoigne bien de l'enjeu social que représente la production des êtres humains, encore dans nos sociétés. Soulignons de plus que l'Église catholique a jusqu'ici toujours réprouvé l'avortement et la contraception (à l'exception de celle pratiquée par des moyens naturels).

On sait que dans les sociétés capitalistes, les taux de natalité ont considérablement décru. Au Québec, une baisse graduelle se remarque depuis le début du siècle mais c'est pendant les années 60 que les taux de natalité subissent une chute drastique³⁸. Les couples québécois n'ont plus que deux enfants en moyenne et les naissances étant moins espacées, on a pu estimer que « la période de maternité n'occupe... que 12% de la vie des femmes³⁹ ». Cependant, nous le verrons plus loin, on a beaucoup mis en évidence l'importance de la qualité de la présence de la mère dans la production de l'enfant : la culpabilisation des mères à propos du développement physique et psychologique des enfants est largement inscrite dans les normes et devoirs que colportent les livres de puériculture⁴⁰, de psychologie de l'enfant⁴¹, les revues et les émissions féminines des media. Ceci a contribué à justifier la mobilisation des femmes et non des hommes pour les activités liées au soin et à l'éducation des enfants.

Quant au travail ménager proprement dit, soit les tâches de soin, d'entretien de la famille et du ménage, ses conditions d'exercice se sont certes améliorées depuis le siècle dernier. Au début du xx^e siècle, reléguées presque exclusivement⁴² à la sphère domestique, aux fins de la production des êtres humains, massivement exclues du marché du travail, du moins en Amérique du Nord, les femmes ont été mises dans la situation de développer des critères de domesticité très élevés touchant différentes tâches⁴³. Mais il faut bien dire que toutes les femmes du capitalisme ne sont dans la même situation face aux travaux ménagers : les femmes des classes favorisées ont encore des domestiques dont elles supervisent le travail et qui font à leur place une bonne partie des tâches d'entretien du ménage et des membres de la famille. Malgré tout, d'autres facteurs ont changé le profil des tâches ménagères et du soin des enfants : instauration de l'obligation scolaire⁴⁴, apport de la technologie domestique, amélioration des conditions hygiéniques qui n'obligent plus à l'allaitement du nouveau-né, commercialisation croissante des produits auparavant transformés dans les maisons, mise sur pied graduelle d'appareils-substituts auprès des « improductifs » (malades, handicapés, vieillards) et des enfants dits « inadaptés » ou « exceptionnels ». On en arrive ainsi à une double constatation : 1° la mère de famille a bien été mystifiée⁴⁵ et on n'a plus besoin d'elle comme ménagère à plein temps toute sa vie⁴⁶ ; et 2° le travail ménager est de plus en plus réduit et déqualifié, étant envahi lui aussi par ce que Braverman appelle le « marché universel⁴⁷ ».

38. Pour le Québec, le taux de natalité se chiffrait à 30,4 en 1951. En 1966, il baissait à 19,5 et en 1975, il atteignait 15,3, c'est-à-dire la moitié environ de ce qu'il était en 1951. Conseil des Affaires sociales et de la famille, *la Situation des familles québécoises*, Québec, 1978, p. 60. Voir aussi sur la question : J. Henripin et E. Lapierre-Adamcyk, *la Fin de la revanche des berceaux : qu'en pensent les Québécoises?*, Montréal, P.U.M., 1974 et *les Enfants qu'on n'a plus au Québec*, Montréal, P.U.M., 1981.

39. Conseil du statut de la femme, *Pour les Québécoises, égalité et indépendance*, Québec, 1978, pp. 28-29.

40. Il faudra revoir les sources et conséquences sur les mères (on a parlé de sa portée sur les enfants) d'un ouvrage comme celui de Benjamin Spock, *Comment soigner et éduquer son enfant*, tiré à plusieurs millions d'exemplaires.

41. Le seul titre *Tout se passe avant six ans* est révélateur à cet égard.

42. Pour le Canada, voir F. Descarries-Bélanger, *op. cit.*, p. 43.

43. Par exemple, propreté des vêtements et de la lingerie, entretien impeccable de la maison, art culinaire, conservation des aliments, couture, économie des achats (la « course aux soldes »), règles de puériculture, d'éducation, etc. : Nicole Laurin-Frenette évoque à cet égard le « mythe du professionnalisme domestique », voir *op. cit.* 167.

44. Au Québec, en 1943.

45. B. Friedan, *op. cit.*

46. N. Laurin-Frenette, *op. cit.*, p. 171.

47. H. Braverman, *Labour and Monopoly Capitalism*, New York, Monthly Review Press, 1974.

Tel qu'il vient d'être décrit, le travail ménager demeure relativement important et il englobe des tâches de service et de transformation de marchandises liées à la production et à la reproduction des enfants ainsi qu'à la reproduction-reconstitution du mari et de l'épouse elle-même. Plusieurs féministes ont inclus dans ce dernier aspect le « service sexuel » au mari. Nous croyons, quant à nous, qu'il faut nuancer la question : il s'applique quand la sexualité d'un couple ne s'inscrit pas dans un rapport de réciprocité érotique⁴⁸. De plus, les féministes invoquent un « service sexuel » au mari pour d'autres raisons qui sont liées au rapport sexuel lui-même. Elles ont dénoncé notamment le « mythe de l'orgasme vaginal⁴⁹ » imposé par Freud et les freudiens dans leur définition « scientifique » des règles d'une « sexualité normale ». Les faits appuient une telle dénonciation et le rapport Hite a montré qu'environ 30% seulement des femmes interrogées disent éprouver « l'orgasme vaginal ». Les féministes ont enfin mis en évidence les aspects multiformes de la sexualité féminine et ont, par le fait même, dénoncé « la contrainte à l'hétérosexualité⁵⁰ » que portent les institutions du mariage et de la famille, comme la morale sexuelle de nos sociétés.

Quant au travail ménager considéré comme gratuit, il appelle des nuances : il est gratuit au sens où il ne s'échange pas contre un salaire ; néanmoins on peut affirmer qu'il comporte une rétribution lorsque les femmes en tirent leur subsistance « ... (il) est gratuit si ces femmes assurent autrement leur subsistance⁵¹ ».

Notons enfin que la responsabilité dévolue aux femmes pour ce qui est de la production et de la reproduction des êtres humains dans la famille capitaliste ne les empêche pas d'assumer des tâches dans les procès de la production-circulation des moyens d'existence ou encore dans la sphère publique et rémunérée de la production des êtres humains. Elles font alors la double journée de travail. Au Canada, par exemple, la situation des femmes mariées à cet égard s'est amplement transformée : si en 1941, elles ne représentaient que 7,55% de la population active féminine⁵², elles en forment aujourd'hui près de 60%⁵³. Elles se retrouvent principalement dans certains secteurs manufacturiers, les bureaux, la vente, les services, l'enseignement et le nursing. Elles sont donc nombreuses à être embauchées dans les secteurs rémunérés de la production des êtres humains et le grossissement des appareils d'État depuis 1960 n'est pas étranger à une telle embauche des femmes⁵⁴. Mais on compte encore 50% des femmes de 15 ans et plus qui sont inactives sur le marché du travail et parmi elles, plus de la moitié sont mariées, c'est-à-dire ménagères à plein temps et dépendantes financièrement de leur mari⁵⁵. Elles accomplissent en moyenne 50 heures de travail ménager par semaine⁵⁶.

De plus, on peut voir que l'État ne favorise pas une intégration des mères au marché du travail si on considère l'insuffisance des services de garde d'enfants qu'il consent à implanter : au Québec, en 1977, il y avait 12 752 places de garderies pour 150 000 enfants de 0 à 5 ans dont les mères étaient travailleuses hors du foyer. De plus ces ré-

48. Voir S. Hite, *The Hite Report*, New York, Dell, 1976, pp. 329 et 422. Les données ne sont pas très claires et il n'est pas possible d'établir précisément, à l'aide de cette étude, combien de femmes considèrent qu'il y a réciprocité érotique dans leurs rapports sexuels avec un homme, car seulement 13% des répondantes se déclarent insatisfaites de ces relations. D'autre part, on doit noter qu'il s'agit de répondantes volontaires (nombre : 3 019) qui ont rempli un questionnaire distribué par des revues féminines, ce qui a pu introduire un biais.

49. A. Koedt, « The Myth of the Vaginal Orgasm », dans *Notes from the Second Year: Women's Liberation*, New York, 1970, pp. 37-42.

50. Voir G. Rubin, *op. cit.* et A. Rich, « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », dans *Nouvelles Questions féministes*, mai 1981, pp. 15-43.

51. N. Laurin-Frenette, *op. cit.*, p. 157.

52. F. Barry, *le Travail de la femme au Québec*, Montréal, P.U.Q., 1977, p. 20.

53. Statistique Canada, *la Population active*, Cat. 71-001, 1980, p. 24.

54. P. et H. Armstrong, *The Double Ghetto*, Toronto, McClelland and Stewart, 1978.

55. Statistiques Canada, 1980, *ibid.*

56. Voir M. Proulx, *Cinq Millions de femmes — Une étude de la femme canadienne au foyer*, Ottawa, Conseil consultatif de la situation de la femme, 1978, p. 84. Ceci rejoint les études déjà citées. Pour des analyses de budget-temps du travail ménager, voir le survol exhaustif fait par Andrée Michel, *op. cit.*, 1978.

seaux sont inégalement répartis sur le territoire et encore coûteux, malgré des subventions accordées aux familles très défavorisées⁵⁷.

Les congés de maternité ne sont obtenus que graduellement et surtout dans la fonction publique. Plusieurs ouvrières devaient jusqu'à récemment abandonner leur travail, avant que leur grossesse « ne se voie ». Sinon elles étaient congédiées.

Ajoutons enfin que plusieurs femmes se voient attribuer, seules, la double responsabilité de la production des êtres humains et des moyens d'existence dans leur famille quand leur conjoint est décédé (veuves) ou absent (divorcées, séparées, mères célibataires). Elles sont dites chefs de famille monoparentale⁵⁸. Si elles ont un travail rémunéré, elles sont soumises aux mêmes contraintes que les femmes mariées pour ce qui est des salaires, conditions de travail, accès aux services de garde, etc. Si elles ne travaillent pas hors du foyer (ou considèrent qu'elles ne peuvent le faire en raison des contraintes dont nous venons de faire état) et qu'elles n'ont pas d'autre revenu, quelques-unes (environ 25% des séparées-divorcées, estime-t-on) reçoivent une allocation de l'ex-conjoint, ou elles doivent se contenter d'une aide de l'État⁵⁹: les allocations d'assistance sociale dans ce cas les soumettent à des conditions de vie bien en-deça des seuils de pauvreté établis par les statistiques du gouvernement. Elles passent ainsi de la dépendance financière du mari à celle de l'État. Il est difficile d'estimer leur nombre, qui augmente constamment depuis le dernier recensement de 1976⁶⁰.

b) LES RAPPORTS CONJUGAUX

Au sein même de la famille, on peut se demander comment peuvent être qualifiés les rapports homme-femme qui découlent d'une telle division du travail. On a désigné ces rapports de diverses manières : oppression-exploitation-domination, etc. Quel que soit le qualificatif employé, ils sont inégalitaires et nous tenterons d'abord d'en cerner les bases.

La situation inférieure des femmes est d'abord liée à leur situation de *dépendance économique* face au mari salarié ou face à l'État si elles sont chefs de famille. Qu'elles soient elles-mêmes ou non sur le marché du travail, leur salaire est de toute manière inférieur à celui du mari et l'idéologie l'a d'ailleurs bien défini en le désignant comme salaire d'appoint. Rémunération faible, instabilité de l'emploi, temps partiel, en sont les corollaires. De toute manière leur « choix » du travail rémunéré implique toujours la double journée de travail. Ce qui nous ramène au travail ménager. Il revient aux féministes d'avoir imposé l'expression⁶¹ et par là même désigné qu'une quantité d'énergie était dépensée par les femmes dans la sphère domestique. Il s'agit d'un travail qui, on l'a vu, ne reçoit pas de rétribution monétaire et se fait dans l'isolement de chaque ménage. Ceci a diverses implications : dans une société marchande il renforce la dépendance des ménagères et, de plus, les conditions mêmes de ce travail (son isolement) empêchent les femmes de s'organiser plus efficacement comme c'est le cas des travailleurs qui exercent leurs activités dans les secteurs socialisés du travail. C'est pourquoi les luttes pour le

57. Voir Conseil du statut de la femme, *op. cit.*, pp. 176-178.

58. Le nombre de femmes parmi les chefs de famille monoparentale oscille entre 85 et 90%.

59. En 1976, près de 55% des familles bénéficiaires d'aide sociale étaient des familles monoparentales à chef féminin : *Bulletin de liaison*, Carrefour des associations de familles monoparentales du Québec, vol. 4, n° 1, 1978, p. 11. Cette même fédération d'associations estime que 61,7% de ses membres féminins recourent à l'aide sociale.

60. Au Québec, elles étaient 132 515 en 1976, soit 8,5% des familles avec enfants : Statistiques Canada, *Familles monoparentales*, cat. 93-825, bull. 4.6, tableau 25. Elles seraient actuellement près de 160 000 selon M. Carrier, « Être mère et devenir pauvre », dans *la Gazette des femmes*, vol. II, n° 6, 1981, p. 16.

61. Voir note n° 9.

salaire au travail ménager ont autant pour but la mobilisation des femmes hors de leur cuisine que l'obtention d'une rétribution pour leur travail⁶².

Le rapport conjugal inégal a aussi des *bases socio-biologiques* pour autant qu'il est lié aux conditions mêmes de la procréation dans nos sociétés : les règles qui régissent la sexualité et érigent l'hétérosexualité comme la norme sont sans doute porteuses d'un certain arbitraire ; surtout les contraintes sociales exercées sur la natalité ne donnent pas à toutes les femmes la possibilité de contrôler elles-mêmes cet aspect de la production des êtres humains qu'est la procréation. On pense ici autant au contrôle des naissances (Églises, médecins) qu'à la médicalisation de la naissance même et du soin aux nouveau-nés.

La situation d'infériorité des femmes dans leurs rapports domestiques est en même temps liée à l'occultation de leur rôle social dans la production et la reproduction des êtres humains. Et ici nous abordons le domaine de la *morale et de l'idéologie*, qui a largement à voir avec le maintien de la famille et avec l'assignation des femmes à leur « place » dans la sphère domestique. Annette Kuhn note à cet égard que la famille peut être considérée comme « *the privileged place of the operation of ideology*⁶³ ». Ainsi pour justifier l'assignation des femmes aux tâches de production des êtres humains, on les a parfois désignées « reines du foyer », « mères de la nation », et on a mis en évidence l'amour maternel, filial, conjugal (*romantic love*) qui finit par absorber une grande partie de leurs énergies affectives ; en érigeant la famille comme lieu privilégié de la vie émotionnelle et de la vie privée, à l'abri des affrontements de la vie publique⁶⁴, on a par le fait même molécularisé le tissu social, exalté l'épanouissement personnel dans une cellule étroite et confiné les individus (surtout les femmes) à une affectivité restreinte. L'efficacité d'une telle idéologie n'est cependant pas égale selon les couches sociales. Plusieurs études des familles ouvrières montrent bien que l'idéologie de la famille nucléaire restreinte n'y reçoit pas la même adhésion que dans les classes moyennes : on y observe notamment des solidarités familiales incluant de larges réseaux de parenté⁶⁵. Il semble bien cependant que l'idéologie de l'amour romantique, véhiculée constamment par les médias, ait une portée assez large et mystifiée, de façon différente, les femmes de la classe ouvrière comme celles des classes plus favorisées.

Ces diverses règles morales et idéologies ont donc masqué largement la portée sociale du rôle des femmes comme productrices d'êtres humains. D'ailleurs les femmes prennent rarement conscience qu'elles assument une fonction importante car ce rôle a été défini comme une vocation exclusivement personnelle. De plus, leur a été imposé le devoir de faire en sorte que leur « mariage » et que leurs enfants « réussissent ». Bien que ces règles soient aussi intériorisées par les hommes dans la famille, il est clair que les femmes en sont bien davantage imprégnées, ce qui contribue aussi à faire que leurs rapports soient inégaux.

Enfin rappelons brièvement deux autres aspects à la base de ces rapports : le droit de la famille et l'éducation des filles. Ce n'est qu'en 1964 que la Québécoise mariée a pu accéder à la pleine capacité juridique (loi 16). De même l'autorité dans la famille a été

62. Sur ces luttes, voir un numéro récent d'une revue publiée à Montréal, *la Vie en rose*, mars-avril-mai 1981.

63. A. Kuhn, « Structures of Patriarchy and Capital in the Family », dans A. Kuhn et A.M. Wolpe, *op. cit.*, p. 66.

64. On retrouve ici les idées du protestantisme naissant, telles que rapportées précédemment par R. Hamilton. Voir aussi Y. Lamarche, M. Rioux, R. Sévigny, *Aliénation et idéologie dans la vie quotidienne des Montréalais francophones*, Montréal, P.U.M., 1973.

65. Voir entre autres R. R. Rapp, « Family and Class in Contemporary America : Notes Toward an Understanding of Ideology », dans *Science and Society*, 42(3) 1978, p. 278-300 et A. Pitrou, *Vivre sans famille ? Les solidarités familiales dans le monde d'aujourd'hui*, Toulouse, Privat, 1978.

conférée et détenue par le père jusqu'à tout récemment⁶⁶. Une enquête menée en juin 1981 à travers le Canada révèle que 35% des Canadiens pensent que l'autorité dans la famille revient au père, alors qu'en 1966, la même opinion était partagée par 66% d'entre eux⁶⁷. La reconnaissance de l'autorité parentale dans le nouveau code de la famille du Québec⁶⁸ vient donc entériner une opinion majoritairement partagée. Nous n'aborderons pas ici les nombreuses séquelles d'autorité masculine que portent encore les lois et les politiques gouvernementales.

Pour ce qui est de l'éducation des filles, dont nous reparlerons plus loin, rappelons seulement ici que dans la nature des rapports mari-femme, il n'est pas indifférent que les femmes aient été constituées selon les modèles de la féminité. On connaît la litanie : passivité-soumission-douceur-faiblesse physique, etc. Ces modèles comportent une dimension psychologique (docilité et propension à éviter les conflits : c'est le « *tension management* » des fonctionnalistes) mais aussi physique : le silence des femmes commence à se lever sur les brutalités que des maris infligent à une proportion non négligeable d'entre elles⁶⁹, de même que sur le harcèlement sexuel dont elles sont l'objet dans les usines⁷⁰, bureaux ou magasins.

Nous avons ainsi identifié différentes dimensions de l'inégalité des rapports au sein de la famille. Toutes ces dimensions n'ont pas le même poids évidemment et elles sont interreliées. Nous croyons cependant qu'elles reposent essentiellement sur trois aspects primordiaux : le premier d'ordre sociobiologique (régulation sociale de la sexualité et de la procréation), le second d'ordre économique (dépendance envers le mari, obligation du travail ménager et des autres tâches de production des êtres humains) et le troisième d'ordre idéologique (l'amour maternel et conjugal — le privé — le mythe de l'orgasme vaginal et les aspects liés à la féminité)⁷¹. Ce sont ces trois aspects qui maintiennent l'affectation des femmes à la production et à la reproduction des êtres humains et à leur « place de sexe » dans la sphère domestique.

Quant à la qualification de ces rapports inégaux, on a employé jusqu'à récemment des termes empruntés à la terminologie des rapports de classes. Certains auteurs marxistes les ont qualifiés de rapports d'oppression⁷² et ont interprété la suprématie du mari dans la famille ouvrière comme « forme de compensation (accordée au mari) pour l'exploitation subie au travail⁷³ » ou encore comme « une délégation de pouvoir » accordée au mari⁷⁴. Claude Alzon a qualifié ces rapports de domination et/ou d'exploitation selon la classe concernée⁷⁵.

Mais ces interprétations n'expliquent certes pas entièrement la domination masculine qui, d'ailleurs, ne se remarque pas que dans la classe ouvrière. Les féministes ne qualifient pas sur la même base les rapports conjugaux familiaux. Jusqu'à récemment elles avaient employé les mêmes termes que les auteurs marxistes dont nous venons de faire état⁷⁶. Colette Guillaumin va plus loin : considérant l'appropriation du temps et du

66. Voir les études de la famille au Québec, dont : L. Gérin, « La famille canadienne-française », *Revue trimestrielle canadienne*, 1934; P. Garrigue, *la Vie familiale des Canadiens français*, Montréal, P.U.M., 1962; Y. Lamarche et al., *op. cit.*; R. Sévigny, *le Québec en héritage — La vie de trois familles montréalaises*, Montréal, Éd. Coopératives Albert Saint-Martin, 1979.

67. Diffusé à un bulletin de nouvelles de Radio-Canada, le 16 août 1981.

68. Projet de loi 89, sanctionné à l'Assemblée nationale du Québec, le 19 décembre 1980.

69. On estime à environ 10% le pourcentage de femmes québécoises victimes de sévices physiques de la part de leur conjoint.

70. B. Bernier, « Main d'œuvre féminine et ethnicité dans trois usines de vêtements de Montréal », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 3, n° 2, 1979, p. 137.

71. V. Beechy énumère brièvement ces trois bases. Voir *op. cit.*, p. 194.

72. B. Bernier, *les Femmes dans la lutte des classes*, *op. cit.*, pp. 1-2.

73. B. Bernier, *op. cit.*, p. 16.

74. D. Bertaux, *op. cit.*, p. 94.

75. C. Alzon, *la Femme potiche et la femme bonniche*, Paris, Maspero, 1977. Voir aussi D. Smith, « Women, the Family and Corporate Capitalism », dans M. Stephenson, *op. cit.*, pp. 14-48.

76. Voir notamment D. Smith, *op. cit.* et M. R. Dalla Costa et S. James, *op. cit.*

corps des femmes, l'obligation sexuelle et la charge physique des membres du groupe, Guillaumin définit ainsi le rapport homme-femme :

Ce qui nous concerne ici [...] (c'est) l'appropriation physique elle-même (des femmes), le rapport où c'est l'unité matérielle de force de travail qui est prise en main, et non la seule force de travail. Nommé « esclavage » dans l'économie foncière, ce type de rapport pourrait être désigné sous le terme « sexage » pour ce qui concerne l'économie domestique moderne, lorsqu'il concerne les rapports de classe de sexe⁷⁷.

Ce rapport, fondé sur une appropriation concrète, est maintenu partiellement à l'aide de la violence physique mais surtout de cette violence symbolique qui prend source dans « l'idéologie de nature », celle de la « nature féminine ». Cette qualification des rapports conjugaux de la famille capitaliste comme *rapports d'appropriation*⁷⁸ rend davantage compte, à notre avis, de leur spécificité. L'appropriation cependant ne devrait pas se traduire de la même manière selon les milieux sociaux. C'est une piste à explorer.

c) LE PRODUIT : L'ENFANT

Nous avons vu jusqu'ici divers aspects des conditions de production des êtres humains dans les familles du capitalisme; qu'en est-il du produit, l'enfant? L'enfant prend un sens différent dans la production sociale du capitalisme. On s'entend pour dire que « les enfants n'y ont de valeur qu'en nombre limité⁷⁹ ». Mais pourquoi? Baudelot et Establet avaient esquissé rapidement une réponse : dans le capitalisme, l'enfant n'a véritablement de sens que pour la famille bourgeoise où il justifie l'accumulation du capital et y tient « la place que la théologie assigne à l'incarnation [...], le centre⁸⁰ ». Les enfants, c'est pour porter le nom, tenir le rang, recueillir l'héritage. Mais pour les familles qui ne peuvent accumuler, soit chez les prolétaires, l'enfant n'a plus le sens qu'il avait dans les familles paysannes ou artisanes : pas d'habileté ou de connaissances techniques, ni de biens à transmettre. On pourrait dire ceci : comme le travail dans la production des moyens d'existence est devenu « abstrait » pour le producteur du capitalisme (les moyens de production et le produit surtout lui échappent), la production des êtres humains, dans le même contexte, est devenue « abstraite » : en dehors de toute considération affective et pour ce qui est de la vie matérielle, on ne fait pas des enfants pour assurer la production d'une main-d'œuvre directement utilisable dans le cadre domestique, mais ils sont destinés à devenir eux-mêmes force de travail pour le capital. Meillassoux a abordé cette question :

...la force de travail [...] (produite dans les familles prolétaires) qui est pourtant marchandise sur ce marché du travail, n'est pas commercialisable par ses producteurs. Légalement, l'âge de la majorité libère le rejeton de toute obligation à l'égard de ses parents... Hors le cas de la famille bourgeoise, [...] l'investissement consacré par les parents à la reproduction de la force de travail est fait à fonds perdus⁸¹.

Dans un tel contexte, venons-en donc à la production de l'enfant. Les fonctionnalistes ont utilisé deux termes pour le désigner : « reproduction » (sens de procréation) et « socialisation », pour signifier l'intériorisation des normes sociales propres à faire de l'être humain un adulte apte à s'intégrer à la société. Nous avons vu que la procréation ne va pas de soi. Le contrôle social de la sexualité et de la natalité dans le capitalisme est l'enjeu d'une lutte qui témoigne bien d'une assignation souvent contrainte des femmes

77. C. Guillaumin, *op. cit.*, p. 9.

78. N. Laurin-Frenette exprime une idée analogue, sans toutefois l'élaborer : « la production domestique effectuée par les femmes est appropriée par les hommes; ces derniers en assurent également la régulation — le contrôle général », *op. cit.*, p. 154.

79. N. Laurin-Frenette, 1981, p. 171.

80. *Op. cit.*, p. 293. Bertaux, *op. cit.* reprendra ces idées.

81. *Op. cit.*, p. 214-215.

à la production d'êtres humains : il s'y cache autant des antagonismes de sexes que des intérêts de classe (reproduction de la force de travail en termes d'effectifs humains suffisants), aspects que les fonctionnalistes ont escamotés. La « socialisation », non plus, ne va pas de soi. Nous avons utilisé ce terme jusqu'à maintenant, mais il faut le qualifier. La famille doit faire en sorte que ses enfants deviennent adultes mais, pour parodier Baudelot et Establet, « la famille n'est pas unique ni unificatrice⁸² ». Les enfants ne sont pas produits seulement comme adultes, mais sont élevés dans des conditions matérielles et sociales différentes selon les familles (ce sont des *familles de classe*)⁸³, et ils sont traités différemment à l'intérieur des familles selon leur place de sexe.

Pendant les années 70, quelques auteurs ont mis en évidence le rôle des familles pour la reproduction de la force de travail et des rapports de production du capitalisme. Baudelot et Establet⁸⁴ l'ont fait très brièvement, cependant que Bertaux⁸⁵ a élaboré davantage sur la question, définissant la vie familiale « d'abord (comme) une vie pratique organisée autour de pratiques matérielles répondant à une situation de classe ». Il souligne que, même s'il y a des exceptions,

les enquêtes de mobilité sociale ont mis en évidence dans tous les pays industriels ... que les familles bourgeoises produisent des bourgeois ... que les familles ouvrières produisent des ouvriers⁸⁶.

Les familles de classes produisent donc leurs enfants différemment, pour assurer les rapports de production du capitalisme : les familles bourgeoises, notamment les rendent aptes à diriger et commander, les enfants de famille ouvrière sont élevés au respect de l'autorité et de la propriété privée. Des études plus poussées sont à faire là-dessus et le matériel recueilli est fort mince. Quant à la reproduction de la force de travail, les auteurs marxistes ont davantage désigné l'école comme lieu de sa qualification⁸⁷. Son aspect quantitatif n'a été abordé que par certains, dont Meillassoux.

Tous les modes de production, toutes les sociétés de classes reposent pour se pourvoir en hommes, c'est-à-dire en force de travail, sur la communauté domestique et, dans le cas du capitalisme, à la fois sur elle et sur sa transformation moderne, la famille [...] la fonction (de la famille) y demeure essentielle comme productrice du travailleur libre, qui n'aurait pas d'existence sans elle⁸⁸.

Cependant tous ces auteurs abordent la question de la famille du point de vue de la reproduction des rapports de la production des moyens d'existence. C'est la « famille-orbite » des marxistes, elle n'est presque jamais examinée en et pour elle-même.

Les enfants sont aussi produits différemment *selon leur sexe*. C'est principalement dans la famille que la désignation selon le sexe biologique devient une assignation sociale (gender). Des féministes ont d'ailleurs rappelé que la psychanalyse freudienne considèrerait que le petit enfant avait une orientation bisexuelle. C'est après la résolution du complexe d'Œdipe qu'il devient véritablement « fille » ou « garçon ». Gayle Rubin souligne que chez la fille, la résolution (réussie) de la crise de l'Œdipe se fait par la reconnaissance de sa castration où « ...she feels less equipped... », mais, ajoute-t-elle, « the in-

82. *Op. cit.* : H. David a insisté sur le rôle mystificateur de l'idéologie de la « famille unique et universelle ». Voir *Analyse socio-économique de la ménagère québécoise*, Montréal, miméo, 1972.

83. N. Laurin-Frenette, *op. cit.* : 158 considère que la production sur la base de classes est maintenant « détachée nettement du cadre familial ». Nous ne partageons pas cet avis bien que nous considérons que la famille n'est pas le principal agent de la reproduction de classes du capitalisme.

84. *Op. cit.*, pp. 291-296.

85. *Op. cit.*, pp. 61-113.

86. *Op. cit.*, p. 71. On sait que cette assertion doit être nuancée, particulièrement pour certaines périodes en Amérique du Nord. Mais une étude récente, sur l'Angleterre actuelle, semble corroborer les affirmations de Bertaux sur la France : A. H. Halsey, A. F. Heath, J. M. Ridge, *Origins and Destinations*, Oxford, Clarendon Press, 1980.

87. Voir notamment P. Bourdieu et J. C. Passeron, *op. cit.* et E. Baudelot et R. Establet, *op. cit.*

88. *Op. cit.*, p. 10.

*feriority of the women's genitals is a product of the situational context*⁸⁹ ». Et ce contexte, bien sûr, est celui de la domination masculine dans la production sociale du capitalisme.

Les comportements des mères elles-mêmes ne sont pas étrangers à l'assignation sociale (*gender*) du sexe. On a observé que dès la première année de la vie, les mères se comportent généralement de façon différente avec les filles et les garçons (plus ou moins de rudesse dans la manipulation de l'enfant, encouragement à plus de voracité chez les garçons que chez les filles, etc.)⁹⁰. De sorte que dès l'âge de deux ans, les psychologues⁹¹ commencent à observer des différences de comportement et d'attitudes chez les enfants des deux sexes, qui iront s'accroissant avec l'âge.

Il importe de dire ici que cette intériorisation des stéréotypes masculin et féminin ne se fait pas seulement par l'imposition de normes mais dans des pratiques concrètes qui touchent la répartition du travail ménager, les contraintes en ce qui a trait aux vêtements, aux activités sportives et de loisirs, à l'attribution des jouets ; de plus les comportements des enfants sont sanctionnés par les parents selon un double standard⁹² face à l'expression des émotions, face aux jeux bruyants, face à la sexualité adolescente⁹³, etc. Bien entendu, ici encore, il faudrait nuancer selon les milieux sociaux, et les pratiques plus permissives dans l'éducation des enfants ne sont pas également répandues selon la classe d'appartenance des familles. On sait que l'école, les media, les activités récréatives organisées entérinent les mêmes stéréotypes. Pour reprendre des termes utilisés pour l'étude du système scolaire⁹⁴, nous pouvons dire que dans tous ces cas, il s'agit de l'imposition d'un arbitraire par une violence, surtout symbolique, mais parfois physique en ce qui touche l'autorité familiale. Ce double standard quant aux normes et pratiques familiales contribue à structurer les rapports entre frères et sœurs : dans la plupart des cas, ils reproduisent les rapports de leurs père et mère, ce qui nous permet d'aborder la dernière partie de notre analyse.

d) LA REPRODUCTION DE LA PRODUCTION DES ÊTRES HUMAINS

La famille du capitalisme non seulement se caractérise par une production (sinon exclusive du moins prépondérante) des êtres humains, *mais elle contribue à en assurer la reproduction selon les places de sexes qui en ont marqué la production.*

Cette approche, suggérée par Gayle Rubin⁹⁵ et Juliet Mitchel⁹⁶ notamment est reprise systématiquement par Nancy Chodorow dans son livre *The Reproduction of Mothering : Psychoanalysis and the Sociology of Gender*. Elle présente ainsi son ouvrage.

This book [...] analyses the reproduction of mothering as a central and constitutive element in the social organization and reproduction of gender [...] I argue that the contemporary reproduction of mothering occurs through social structurally induced psychological process. It is neither a product of biology nor of intentional role-training [...] women's mothering reproduces itself cyclically. Women, as mothers,

89. *Op. cit.*, p. 187.

90. Voir notamment G. Belotti, *Du côté des petites filles*, Paris, Éd. des Femmes, 1973 et Conseil du statut de la femme, *op. cit.*

91. E. Maccoby, « La psychologie des sexes : implications pour les rôles adultes », dans E. Sullerot, *le Fait féminin*, Paris, Fayard, 1978.

92. Voir M. Eichler, *op. cit.*

93. Colette Carisse rapporte quelques enquêtes sur les relations prémaritales des adolescents : en 1969 et 1970, chez les 17-18 ans, leur occurrence pour les garçons aurait été d'environ 30 à 34%, alors que chez les filles, elle n'était que de 12 et 13%. Voir *la Famille : mythe et réalité québécoise*, Rapport présenté au Conseil des affaires sociales et de la famille, 1974, p. 95.

94. P. Bourdieu, J. C. Passeron, *op. cit.*, Francine Descarries-Bélanger a repris les concepts de ces auteurs pour désigner l'imposition de l'arbitraire de sexe (et non de classe) dans le système de production et sa reproduction dans la famille et l'école. Mais la section sur la famille est peu développée.

95. *Op. cit.*

96. *Op. cit.*, chapitre IX et *Psychoanalysis and Feminism*, New York, Pantheon Books, 1974.

*produce daughters with mothering capacities and the desire to mother. [...] By contrast, women as mothers (and men as non-mothers) produce sons whose nurturant capacities and needs have been systematically curtailed and repressed. This prepares men for their less affective later family role, and for primary participation in the impersonal extra-familial world of work and public life. (This) sexual and familial division of labor [...] leads them (the children) to reproduce this sexual and familial division of labor*⁹⁷.

Le livre de Chodorow éclaire l'apparente pérennité de l'institution familiale; mais il n'en épuise pas l'explication. Nous l'avons déjà souligné, s'il est utile et même nécessaire de distinguer théoriquement les sphères de la production et de la reproduction des moyens d'existence et des êtres humains, dans le réel, elles s'interpénètrent largement. Si la famille du capitalisme comme d'autres formes familiales de l'histoire humaine produit des enfants et reproduit les mères, elle le fait d'une manière spécifique et historiquement déterminée. Les femmes sont reproduites comme mères parce que le domaine de la production des moyens d'existence les a assignées à la production quasi exclusive des êtres humains: pour reproduire ses travailleurs comme sa force de travail et maintenir les rapports de production. Elle ne les évacue pas cependant de la sphère de production économique mais les y intègre de telle façon qu'elles doivent, pour survivre déceimment, au moins se marier. Dès le mariage, le processus est enclenché et elles devront opposer une résistance si elles ne désirent ou ne peuvent produire des enfants. À son tour, le rôle de mère posera des contraintes telles qu'elles n'accéderont qu'au «second marché du travail», marqué lui aussi par l'arbitraire d'une division sexuelle. On voit donc que si la production des êtres humains dans la famille porte sa propre reproduction, elle est aussi reproduite par la détermination qu'exerce sur elle la production des moyens d'existence.

CONCLUSION

Nous avons tenté de présenter les caractéristiques d'une forme familiale du capitalisme avancé à travers le tracé de la réalité québécoise contemporaine: nous avons aussi pu voir que la «double nature» de la production et de la reproduction de la vie immédiate», celle des êtres humains et des moyens d'existence, ne pouvait être dissociée dans *la vie concrète*.

Pour les *fins de l'analyse*, nous avons cependant privilégié une problématique qui posait l'*autonomie théorique relative* de «la production et reproduction des êtres humains», selon la formule d'Engels. Malgré l'élaboration encore incomplète que nous avons présentée et qui laisse place à beaucoup de discussions, il apparaît que la piste d'Engels présente un caractère *heuristique* certain en ce qui touche la compréhension de la place des femmes et de la famille dans nos sociétés. Elle permet entre autres d'inscrire des éléments d'analyse qu'on a eu du mal à réunir jusqu'ici: les bases socio-biologiques, économiques et idéologiques propres à la famille du capitalisme avancé et considérées comme sources de l'infériorité sociale des femmes.

Ces éléments d'analyse désignent aussi les assises de cette force diffuse et encore mal définie qu'est le patriarcat. *Théoriquement*, nous croyons que le patriarcat se situe, dans toutes les sociétés humaines, au niveau des contrôles sociaux de la production et de la reproduction des êtres humains, contrôles exercés par des hommes et qui, à tous les niveaux de la réalité sociale en masquent les enjeux aux femmes, soit en définissant une partie de leurs activités comme «biologiques», «naturelles», «personnelles» ou «privées», soit en dévalorisant leurs activités quand elles participent à ce qui est défini comme production sociale. Dans les sociétés du capitalisme avancé, *concrètement*, les assises du patriarcat se situent dans les *familles* et dans ce que Zillah Eisenstein a appelé le

97. *Op. cit.*, p. 7.

« patriarcat social » (*social patriarchy*)⁹⁸, à savoir dans certaines fonctions de l'État et du capital, forces qui ont à affronter de multiples contradictions, dont la moindre n'est pas l'assignation des femmes à la fois à la production des êtres humains dans la famille et à la production, hors de la sphère domestique, dans le travail rémunéré. Et si des contradictions se remarquent entre ces deux aspects de la production sociale, c'est certes un indice de leur autonomie relative⁹⁹.

Cette piste théorique a en outre permis de constater que « la perpétuation de l'humanité » ne va pas de soi et que les êtres humains ne sont pas, par nature, biologiquement « programmés » de telle sorte que leur avenir comme espèce soit assuré. Or cette question très simple mais primordiale de la production des êtres humains, ainsi que la visibilité de son institution de base, la famille, ont été mises en veilleuse par les analystes du matérialisme historique. On peut certes prendre en considération que l'œuvre de Marx est une « œuvre inachevée¹⁰⁰ » et qu'il n'a pu développer vraiment que les aspects liés à la production industrielle et à sa reproduction dans le capitalisme. On peut aussi avancer que la faible visibilité de la famille dans le paysage théorique de ce courant d'analyse est historiquement déterminée par la place des femmes dans nos sociétés, aussi bien au niveau des savoirs que des pouvoirs. C'est pourquoi une théorie de la famille ne peut se construire que si des femmes participent à sa formulation, et cette formulation n'est elle-même possible que si des femmes, collectivement, continuent de développer la conscience de leur oppression ainsi que les pratiques de luttes qui en découlent. L'apport de la recherche féministe nous a permis de constater qu'une telle assertion est loin d'être fausse.

RÉSUMÉ

L'auteur cherche à étayer le concept de « production des êtres humains » d'Engels afin d'éclairer le rôle de la famille et des femmes dans les sociétés. Des approches de la famille élaborées au cours de la dernière décennie, en particulier celles des féministes, sont intégrées dans une présentation de la famille du capitalisme avancé. Des données empruntées à la réalité québécoise et canadienne illustrent cette présentation.

SUMMARY

The author endeavours to back up Engels' concept of the « production of human beings » as a means of clarifying the role of the family and of women in societies. Approaches to the study of the family which have been developed during the last decade, particularly by feminists, are integrated into the author's presentation of the family in advanced capitalism. Data taken from the Quebec and Canadian context serve as illustrations.

RESUMEN

El autor trata de respaldar el concepto de « producción de los seres humanos » de Engels con el fin de clarificar el papel de la familia y de las mujeres en las sociedades. Enfoques de la familia, elaborados en el transcurso de la última década, en particular los de las feministas, son integrados en una presentación de la familia en el capitalismo avanzado. Datos tomados de la realidad quebequense y canadiense ilustran esta presentación.

98. Z. Eisenstein, *op. cit.*, p. 44.

99. *Ibid.*, p. 52.

100. W. Seccombe, *op. cit.*, p. 28.